



## M E D E' E A J A S O N.

**J**'Estois née à Colchos dans le rang de Prin-  
cesse,  
Lors que tes faux sermens surprirent ma ten-  
dresse,

Et je ne voyois rien qui ne dût m'obeir,  
Quand j'employay pour toy mon Art à me tra-  
hir.

C'étoit, ingrat, c'étoit avant cette victoire  
Que je pouvois mourir avec toute ma gloire,  
Et je n'ay trop vécu que depuis que Jason  
A charmé tout mon charme & volé la Toison.  
Falloit-il que d'Argos le funeste navire  
Enlevât avec moy l'appuy de nôtre Empire ?  
Falloit-il que les Grecs pour troubler mon repos,  
Beussent de l'eau du Phafe, & vinsent à Col-  
chos ?

Devois je en tes cheveux enchaîner mes desirs ?  
Devois-je t'écouter, ou croire tes soupirs ?  
Si Typhis eût pris port dans l'horrible contrée  
Dont le nom est fameux par la Toison dorée,  
Jason, qui met sa gloire en des exploits si beaux,  
Eût couru se livrer aux flâmes des Taureaux.  
Il eût forcé la terre à devenir la mere  
D'un escadron armé contre son propre pere ;  
Et ces guerriers ingrats le perçans tour à tour  
Eussent donné la mort en recevant le jour.  
Ta mort eût étouffé toute ta perfidie,  
Ta mort eût assuré le repos de ma vie,



Et par ce beau trépas nous serions à present ,  
 Et moy moins mal-heureuse & toy plus innocent.  
 Je trouve dans l'ardeur du beau feu qui m'anime  
 Une espece de joye à repasser ton crime ,  
 Et de tous nos plaisirs qui n'ont pû te toucher  
 Je n'ay plus que celuy de te les reprocher.  
 Lors qu'on te fit partir sur une Mer émeuë ,  
 Lors qu'on te fit chercher une route inconnuë ,  
 L'on te vit à Colchos , où ton cœur amoureux  
 Trouvoit assez d'appas pour y borner tes vœux.  
 Dans cette aimable terre , abondante en richesse ,  
 J'étois ce qu'est icy ta nouvelle Maîtresse ,  
 Et son pere n'a rien à ne le point flatter  
 Que lors avec raison le mien pût souhaiter ,  
 Creon voit de deux Mers sa puissance bornée ,  
 Et quoy que contre Aëte ait fait là Destinée ,  
 Le pont de la Scythie est assez éloigné ,  
 Et tous deux ils bornoient où mon pere a regné.  
 Il vit avec plaisir que les Princes de Grece  
 Nous avoient envoyé leur plus belle jeunesse ,  
 Et ce qui fait horreur de ton manque de foy ,  
 Il te fit un accueil digne d'un si grand Roy.  
 Je te vis , & j'appris le lieu de ta naissance ,  
 Mais je vis aussi-tôt mon peu de resistance ,  
 Et tes premiers regards triomphans de mon cœur  
 Firent ton premier crime , & mon premier mal-  
 heur.

D'abord quoy que ce fût une premiere veuë ,  
 De ce je ne sçay quoy je me sentis émeuë ,  
 Et n'ayant rien aimé jusqu'à ce triste jour  
 Je connus que j'aimois sans connoître l'amour.  
 Je te vis si charmant qu'il fallut bien me rendre ,  
 Tes yeux étoient trop beaux pour m'en pouvoir  
 deffendre ,

Et mon Deltin d'accord avec tous tes appas ,  
 Achevoit dans mon cœur ce qu'ils ne faisoient pas.



62            EPISTRES D'OVIDE,  
Tu sçeus que de mon feu l'ardeur étoit extrême,  
L'amour se sert de tout pour se trahir luy-même,  
Et quelque soin qu'on prenne à le dissimuler,  
Sa flamme a trop d'éclat pour se pouvoir celer.  
Un jour, je m'en souviens, j'étois avec mon pere,  
Lors que tu demandois qu'on t'ouvrît la carrière,  
Et ce Prince alarmé du peril de Jason,  
Te disoit à quel prix l'on gaignoit la Toison.  
Il te contoit l'horreur que dans toute la plaine  
Jettoient les deux Taureaux de leur brûlante ha-  
leine,  
Et t'apprenoit, touché de ce qu'on doit au rang,  
Combien à les dompter il coûteroit de sang.  
Leurs feux, te disoit-il, sont bien plus redouta-  
bles  
Que ce que la nature inspire à leurs semblables,  
Et Mars a réparé par un charme jaloux  
Tout ce qui leur manquoit de force & de cour-  
roux.  
Leurs pieds sont tous d'airain, de bronze leurs na-  
rines,  
Et pour joindre la ruse à leurs forces divines,  
L'on voit une fumée autour de chacun d'eux  
Qui le rend effroyable & le dérobe aux yeux.  
Et si vous échappez de cette horrible guerre,  
Il faut du Champ de Mars ensemencer la terre,  
Et tirer de ses flancs des Guerriers tous armez  
Contre le même bras qui les aura semez.  
Après ce grand combat il faut trouver l'adresse  
De dissiper un charme où le Ciel s'interesse,  
Et l'on doit assoupir un Dragon sans pareil  
Qui n'a jamais connu les appas du sommeil.  
A ce triste recit dont tu sentois l'atteinte  
Tes Heros alarmez avoient pâly de crainte,  
Et le plus assuré de tous tes demy Dieux  
Sortit la peur dans l'ame, & la mort dans les yeux.



Tu n'avois pas, Jason, pour ta chere Greüſe  
 Ce precieux amour que ton cœur me refuse,  
 Et la ſoiſ de regner n'étoit pas dans ton cœur,  
 Ou n'étoit plus alors qu'un larcin de la peur.  
 Je te vis abîmé dans ces ſombres alarmes,  
 Mais je ne te pus voir fans répandre des larmes,  
 Et lors que tu ſortis tu pouvois te flatter,  
 Que c'étoit à regret que jet'allois quitter.  
 Mes yeux, mes trîtes yeux, auteurs de mon mar-  
 tyre,

Te dirent un adieu que je n'oſois te dire,  
 Et l'interêt du ſang me fit dans ma douleur  
 Pleurer toute la nuit la perte de mon cœur.  
 De ce que je croyois me devoir à moy-même,  
 Je paſſois aux devoirs de mon amour extrême,  
 Et les feux du Dragon, les Soldats, les Taureaux,  
 Sembloient avant ta mort m'ouvrir mille tom-  
 beaux.

Mon amour me donnoit une ſenſible atteinte;  
 De ce charme ſecret je paſſois à la crainte;  
 Mais lors que je voulois faire un ſecond retour  
 La crainte alloit enfin du côté de l'amour.  
 Le Soleil commençoit d'épandre ſa lumiere  
 Quand ma ſœur me rendit ſa viſite ordinaire;  
 Elle parut ſurpriſe, & ſon cœur fut touché  
 De voir contre mon lit mon vilage attaché;  
 Mes cheveux negligez flottoient ſans artifice,  
 Et dans de vains efforts à me rendre juſtice,  
 De ton crime en ſecret accusant les Deſtins  
 Mes pleurs portoient mes feux ſur les objets voiſins.  
 Ma Sœur pour ton ſecours implora l'assistance  
 Dont une autre a le fruit par ton peu de conſtance,  
 Et ma Sœur que j'aimois m'enleva par raiſon  
 Ce que par mon amour je donnois à Jason.  
 On voit près le Palais du mal-heureux Aëte.  
 Un bois où le ſilence à choiſi ſa retraite,



Et son ombre invincible à toutes les saisons  
 Repoussé du Soleil les timides rayons ;  
 Dans ce bois écarté Diane est adorée,  
 Et l'on voit dans son Temple une Image dorée,  
 Où dans les traits divers, tant l'or est bien perdu,  
 L'art avec la Nature y paroît confondu.  
 Je ne sçay si le temps s'en est rendu le Maître  
 Mais ce fut dans ce lieu que tu te fis connoître,  
 Et qu'avec un visage aussi beau que menteur,  
 Tu me tins ce discours aussi doux que flatteur.  
 Sous vos divins appas la Fortune asservie  
 Vous a faite aujourd'huy l'arbitre de ma vie,  
 Et par un peu de haine, ou par un peu d'amour,  
 Vous pouvez ou m'ôter, ou me rendre le jour.  
 Si vous pouvez me perdre avec tant de puissance,  
 Vous pouvez me sauver avec plus de clemence,  
 Et toujours plus de gloire, après un tel malheur,  
 Suit l'excez de bonté que l'excez de rigueur.  
 J'ose donc vous prier par toutes les tempêtes  
 Que seule vous pouvez détourner de nos têtes,  
 Par vôtre sang formé du plus pur sang des Dieux,  
 Par le Pere d'Aëte & vos autres Ayeux,  
 Par les trois noms divers, par tout ce que Diane  
 Dans ses Temples sacrez dérobe à l'œil prophane  
 Par le grand Papeüs, par la fille des flots,  
 Et par les autres Dieux qu'on adore à Colchos.  
 J'ose donc vous prier de rendre à nos Provinces  
 Et les fils de nos Dieux, & les fils de nos Princes,  
 Et si j'ose pour moy ce que je dis pour tous,  
 Conservez un Amant qui veut vivre pour vous.  
 Si Medée en Jason trouvoit dequoy luy plaire,  
 Ce souhait, je l'avouë, est un peu temeraire,  
 Et j'ay peu de sujet d'esperer que les Dieux  
 Veüillent rendre aujourd'huy le temeraire heureux.  
 Si vous me refusez, je vay mourir, MADAME,  
 Mais si ce que j'adore est sensible à ma flâme,



Que tout le Ciel conspire à me priver du jour  
 Si jamais d'autres feux éteignent mon amour.  
 J'en jure par Diane en ce Temple adorée,  
 J'en jure par les droits de l'union sacrée,  
 J'en jure par Junon qui fait un nœud si beau,  
 Et d'Hymen tous les jours allume le flambeau.  
 Ces sermens, ces soupirs, & cette voix char-

mante

Acheverent de vaincre une vertu mourante,  
 Et l'esprit d'une fille avoit peu de secours  
 Et contre tes appas, & contre tes discours.  
 Et me prenant la main tu répandois des larmes,  
 Falloit-il ajouter quelque chose à tes charmes,  
 Et mon sexe attaqué par le don de ta foy,  
 Pouvoit-il me fournir des armes contre toy?  
 Lors que je t'eus donné l'art de vaincre sans

peine,

Tu soumis les Taureaux sans craindre leur ha-

leine,

Et tout prêt de passer à de nouveaux hazards,  
 Tu leur fis labourer le triste Champ de Mars.  
 Là les dents du Serpent dont tu semois la terre  
 Poussoient les premiers feux d'une cruelle guer-

re,

Et formoient des Soldats tous prêts dans leur

courroux

De te donner la mort & d'éviter tes coups.  
 Moy qui t'avoisourny dequoy parer l'atteinte,  
 A ce spectacle affreux je pâlissois de crainte,  
 Jusqu'à l'heureux moment que leurs bras éton-

nez

Se portèrent les coups qu'ils t'avoient destinez  
 Lors on voit le Dragon se lever de sa place,  
 Luy-même il s'inspiroit une nouvelle audace,  
 Il portoit en sifflant, & du poids de son corps  
 Il étonnoit la terre en ses pressans efforts.



Où pouvoit être alors cette Royale épouse  
 Dont je ne voyois pas sujet d'être jalouse ?  
 Où pouvoit être alors ce grand titre de Roy  
 Qu'on te donne à Corinthe aux dépens de ta foy ?  
 C'est moy qui ne suis plus qu'une Scythe ennemie,  
 C'est moy qui me trahis pour assurer ta vie,  
 Et c'est moy dont le crime enfin t'ouvre les yeux  
 Quand tu te connois mal à me connoître mieux.  
 C'est moy qui t'ay donné la divine puissance  
 De rompre du Dragon toute la vigilance :  
 C'est moy qui t'ay sauvé, c'est à moy que tu dois  
 Une fois la Toison, & Jason quatre fois.  
 J'ay quitté mes États, & j'ay trahy mon pere,  
 J'ay choisi sans regret un exil volontaire,  
 Et je vois cet exil pour toy recompensé  
 Du larcin de ta flâme & d'un exil forcé.  
 J'ay pour un étranger oublié l'innocence  
 Que je devois au sexe autant qu'à ma naissance ;  
 J'ay quitté pour te suivre & ma mere & ma  
 sœur,  
 Rends-moy ce que je perds, ou laisse-moy ton  
 cœur.  
 Je ne t'oubliay pas dans ce triste voyage,  
 Cher frere, je ne puis en dire davantage,  
 Et mon crime à tel point redouble mes ennuis  
 Que je n'ose l'écrire après l'avoir commis ;  
 Tu mourus innocent, & je vis criminelle,  
 Lors les Dieux impuissans trahirent ta querelle,  
 Et pour sauver ta vie ou pour vanger ta mort,  
 Le Ciel contre Medée eût du faire un effort.  
 Pour te quitter, Jason, j'avois trop de tendres-  
 se,  
 Lors qu'on a tant osé, craindre est une foiblesse,  
 Et ce grand coup d'essay que je fis à tes yeux  
 Me servit à braver la fortune & les Dieux.



Que faisoient-ils ces Dieux, que faisoit la Fortune,

Devions nous échapper au Trident de Neptune?

Et pour ne pas perir étions-<sup>vous</sup>innocens,

Ou les Dieux contre <sup>vous</sup> étoient-ils impuissans?

Plût au Ciel qu'un rocher voisin des Cyanées  
Eût par un prompt débris finy nos destinées,  
Et qu'un même trépas apres de tels malheurs  
Eût uny nos deux corps au deffaut de nos cœurs,

Scylle affreux precipice, en ce triste voyage

Vous m'avez mal servy de m'ouvrir un passage,

Vous pouviez m'épargner des regrets superflus,

Et vous m'eussiez laissé ce que j'aimois le plus.

Tu triomphes, ingrat, de ma propre conquête,

Tu reviens chez les Grecs les Lauriers sur la tête,

Et dans la Thessalie on fait de la Toison

Un insolent trophée aux crimes de Jason,

Joins, joins à mes bontez les malheurs de Pelie,

Ses filles l'aimoient trop pour luy laisser la vie,

Et l'amour paternel qui les faisoit agir

Eût crû trahir son sang à ne pas en rougir.

Qu'à l'Univers entier je paroisse execrable,

Si j'avois moins aimée, je serois moins coupable,

Et plus le crime est grand par un excez d'amour,

Plus à le bien payer tu me dois de retour;

Ce que j'ay fait pour toy doit-il m'être funeste;

Mes soupirs, cher ingrat, te diront mieux le reste;

Je ne puis m'expliquer, tu me dois tout Jason,

Et tu peux m'ordonner de quitter ta maison.

Traître, si je la quitte où choisir ma retraite?

Puis-je regner encore, où vivray-je en sujette?

Iray je dans Colchos pour reprendre mon rang,

Moy qui l'ay fait rougir du plus beau de son sang,



Iray-je en Thessalie, où l'horreur de mon crime  
 Demande au nouveau Roy ma tête pour victi-  
 me ?

Iray-je dans Lemnos m'exposer au courroux  
 Du pouvoir souverain & d'un amour jaloux ?

J'ay pourtant obeï, j'ay pris pour compagnie  
 Les fruits infortunez d'une foy desunie ?

Mais ce qui me fait vivre & la nuit & le jour,  
 Quand tu me fois mourir, perfide, c'est l'amour.

J'ay fait de vains efforts à te voler mon ame,

Que dis-je ? je trahis l'interêt de ma flâme,

Non, mon foible courroux dans toute ma dou-  
 leur

N'a fait que des souhaits de regagner ton cœur.

Juge si ma douleur pensa m'être mortelle,

Lors que de ton Hymen on m'apprit la nouvelle,

Et si de cet Hymen le mal-heureux flambeau

N'eût pas du m'éclairer à descendre au tombeau.

Je me trouvay sans force au chant de l'Hyme-  
 née,

Chant cent fois plus funeste à mon ame étonnée

Que celui dont le Cygne a soin de se pleurer,

Lors que sur le Meandre il est prêt d'expirer.

Quoy que ton crime en moy trouvât peu de  
 croyance,

Je n'osois me flatter de toute ta constance ;

L'amour a des soupçons autant qu'il a d'appas.

Et l'on craint fort souvent ce qu'on ne croiroit  
 pas.

Corinthe pousse au Ciel de grands cris d'alle-  
 gresse,

Sa joye en cet état redouble ma tristesse,

Et plus ton mariage allume de plaisirs,

Plus ce dernier malheur anime mes soupirs.

Entre tous tes Sujets mes plus chers domestiques

Ne prenoient point de part à ces fêtes publiques,



Ils cachotent leur douleur, & dans leur entretien  
 Ils n'osoient m'expliquer ce que je sçavois bien ;  
 Oüy je sçavois trop bien ce triste mariage ,  
 Que j'aurois oublié si j'eusse été plus sage.

Mes feux pour l'ignorer en étoient trop blessez ,  
 Et jamais rien n'échappe aux yeux interesséz.

Lors un de nos enfans qu'une ardeur de jeunesse  
 Avoit fait pour te voir avancer dans la presse ,

Croyant qu'avec plaisir je verrois ton bonheur  
 Me vint innocemment redoubler ma douleur.

Je me frappay le sein , je déchiray ma robe ,

Faut-il que je l'adore & qu'on me le dérobe !

Dis-je , que la Creüse en ce mal-heureux jour ,  
 Ait triomphé de moy , de Mars, & de l'Amour.

Je voulois par mes cris troubler toute la fête

T'ôter ces belles fleurs qui couronnoient ta  
 tête ;

Et j'eus peine à calmer un mouvement jaloux  
 Qui sans cesse à ma voix demandoient mon époux.

Peuple que je trahis quand je trahis mon pere ,

Je dois un sacrifice aux manes de mon frere ,

Il étoit vôtre Prince , il étoit de mon rang ,

Et son sang épanché me demande du sang.

Il est assez vengé par le peu de constance

D'un époux dont l'amour fit toute mon offen-  
 ce ,

D'un Epoux que j'aimois avant nos differens ,

Et plus que mes sujets , & plus que mes parens.

Tu me quites, Jason , & quand j'ay par mes char-  
 mes

Triomphé des Taureaux , de Mars & des Gen-  
 d'armes ,

Mon Art qui fait trembler les Cieux & les Enfers

N'a pû garder un cœur que j'avois mis aux fers.

L'amour ne peut souffrir que le charme le flate ,

Il ne veut rien devoir aux mysteres d'Hecate



Il a presque toujours les intérêts à part,  
 Et seul de tous les Dieux il échappe à mon Art.  
 Le jour me semble obscur, & n'a plus rien que  
 j'aime.

La nuit je ne sçaurois me donner à moy-même  
 Ce repos que mon charme inspiroit au Dragon,  
 Et je suis sans pouvoir si je ne sers Jason.

Quoy ! je l'auray sauvé pour enrichir Creüse ;  
 Pour la voir triompher d'un cœur qu'on me re-  
 fuse,

Et quand j'ay tout quitté pour suivre mon Epoux,  
 Creüse vous voulez qu'il me quitte pour vous.

Peut-être tirez-vous de cet Amour volage

Avec la trahison le mépris & l'outrage.

Peut-être qu'il vous dit qu'il eut besoin de moy,

Lors que dans mes États il me donna sa foy.

Peut-être qu'il vous dit, que je ne suis pas belle,

Qu'il n'a jamais brûlé pour une criminelle,

Que seule il vous adore, & qu'il se plaint des  
 Dieux

D'avoir pû jusqu'icy vous dérober ses vœux.

Riez entre les bras de cette perfidie,

Je sçauray vous punir quand j'en auray l'envie,

Et si de mon Jason le cœur est arrêté,

Des feux vous l'ôteront comme ils me l'ont ôté ;

Tant qu'il est du poison dans toute la Nature,

Il en est pour vanger ce qu'on me fait d'in-  
 jure,

Il en est pour aider à mon ressentiment,

Mais il en est sur tout pour me rendre un Amant.

Jason à te prier j'abaisse mon courage,

De mon sexe pour toy je trahis l'avantage,

Et loin de te traiter d'un air imperieux,

Je me jette à tes pieds, Jason si tu le veux.

Medée est toute prête à te rendre son ame,

Ecoute la nature aussi bien que ma flâme,



Ecoute ces enfans que tu vais exposer.

A tout ce que Creüse est capable d'oser.

Ils ont tant de rapport aux traits de ton visage,  
Qu'on les prendroit pour toy, s'ils étoient de  
même âge.

Helas! qu'en les baissant j'ay répandu de pleurs

Et que ce souvenir m'a coûté de douleurs!

Je te prie à mon tour par les Dieux de la Grece,

Par ce qui m'a resté de ton peu de tendresse,

Par le grand Papeüs, & par le Dieu du jour,

Ou donne moy la mort, ou rends-moy ton amour.

J'ay tout quitté pour toy, j'ay trahy ma naissance,

Pour moy fais à ton ame un peu de violence,

Pour toy j'ay méprisé l'Empire de Colchos,

Perds celuy de Corinthe, & nous sommes egaux.

Je ne demande point que contre des Gens-d'armes,

Ou contre des Taureaux tu me donnes des char-  
mes,

Je ne demande point des effets de valeur,

Je ne veux point ton sang, je ne veux que ton cœur,

Je ne veux que Jason qui me fuit & que j'aime,

J'ay crû me devoir moins qu'à mon amour ex-  
trême,

Quelqu'autre à plus haut prix auroit mis la Toison.

Et tu dois à Medée un peu plus qu'à Jason;

Demandes-tu ma dot, traître, tu l'as reçeuë;

Au milieu des hazards dont tu craignois l'issuë:

Ma dot est ton salut, ma dot est ton retour,

Ma dot est la Toison, ma dot est mon amour:

Ma dot sont tous tes Grecs, ma dot sont tous ces  
Princes

Que mon Art a rendus à leurs cheres Provinces:

Consulte un peu l'objet dont ton cœur est épris,

Et vends-luy si tu peux ton amour à ce prix.

Tu me dois tes Etâts & ta nouvelle épouse,

Tu me dois le pouvoir de me rendre jalouse,



Tu me dois tous tes jours, tu me dois tous tes  
biens,

Tu me dois en un mot tes crimes & les miens,  
Ah ! j'en auray raison. Mais que sert la menace ?  
Le châtement prévû tient presque lieu de grace ;  
La colere éloquente est d'un foible secours,  
Et jamais un grand feu ne s'explique en discours.  
Il faut à mon courroux de plus hautes maximes,  
Pour punir un ingrat j'iray jusques aux crimes,  
Et je me serviray des forfaits de Colchos  
A surmonter l'horreur d'en faire de nouveaux ;  
J'auray quelques remords peut être après la chose,  
Jason, de mon courroux tu sçais assez la cause,  
Mais tu ne devois pas en apprendre l'effet,  
Qu'un succez plus heureux n'eût remply mon  
souhait.

Le Dieu qui me l'inspire en aidera la chute ;  
Pour t'avoir trop aimé je suis à tous en butte :  
Mais puisque mon amour fait mes abaissemens ;  
Je sçauray m'élever à d'autres sentimens.  
Je t'ay bien conservé. Par la même puissance  
Je pourray travailler à ma juste vengeance ;  
Et je me trouveray dans l'état plein d'appas  
De refuser ton cœur quand tu me l'offriras.

